Editorial

Jean-Paul Jacob

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/332>

DOI : 10.4000/archeopages.332

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2014

Pagination : 2-3

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Jean-Paul Jacob, « Editorial », *Archéopages* [En ligne], 37 | 04/2013, mis en ligne le 01 avril 2015, consulté le 23 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/332> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.332>

ÉDITORIAL

Jean-Paul Jacob

Président de l'Inrap

En 2001, les *Nouvelles de l'archéologie* consacraient un numéro à l'archéologie des jardins, alors jeune spécialité considérablement nourrie des travaux d'Anne Allimant. Ce dossier débutait par un éditorial de Frédérique Boura intitulé « Où en est l'archéologie des jardins ? ». Treize ans plus tard, nous lui avons demandé de repenser la question, dans le débat de ce numéro. Je la rejoins sur son constat d'aujourd'hui, tant il est vrai que si les archéologues décèlent et relèvent fréquemment des traces de jardins, peu de ces découvertes sont exploitées réellement. À qui la faute ?

Probablement à nous tous qui n'avons peut-être pas encore assez entrevu l'intérêt des jardins et leur importance sociologique.

Et pourtant, le jardin d'Eden, qui marque notre imaginaire depuis si longtemps, est inscrit dans nos cultures occidentales et méditerranéennes tout comme les jardins suspendus de Babylone construits par Nabuchodonosor II afin de rappeler à son épouse bien aimée les montagnes boisées de son pays natal. Références à des lieux heureux, à un âge d'or, sûrement ; au bien-être et au plaisir plus simplement.

Le jardin est un espace majeur dans l'Antiquité. Les Romains en ont créé des modèles domestiques et culturels, mais ont aussi intégré à l'architecture, sur les murs peints et les sols mosaïqués de leurs

demeures, ses représentations naturalistes, imaginaires, idylliques, symboliques. L'archéologie révèle comme l'iconographie que les jardins sont des lieux réels et rêvés tout à la fois dans toutes les cultures.

Les exemples de fouilles, d'observations qui figurent dans ce numéro d'Archéopages rappellent donc combien il est important de s'intéresser de près à ces vestiges souvent difficiles à appréhender et qui nécessitent tout autant une méthodologie complexe sur le terrain qu'une analyse subtile à la croisée des disciplines. Étudier le jardin a longtemps été le seul fait de l'histoire de l'art et de l'architecture. Cela reste bien entendu une approche incontournable. Mais si sur les plans d'archives et les images, le jardin révèle un plan et un choix d'essences, sa réalité est en trois dimensions, vers le ciel, mais surtout dans le sous-sol. D'où l'importance actuelle des approches géomorphologiques, hydrologiques et écologiques. Car l'archéologie des jardins a démontré que les concepteurs de jardins, quels que soient le lieu, l'espace et le milieu social, avaient une connaissance stupéfiante de l'environnement.

Que ce nouveau numéro d'*Archéopages* soit une incitation à affûter notre regard et à ouvrir notre horizon.

Vue générale d'une extension du sondage principal dans le carré nord-est du parterre, réalisée lors d'un diagnostic en 2013 dans les jardins du château de Chambord (responsable d'opération Simon Bryant, Inrap). On perçoit la nature hétérogène du substrat sur lequel le jardin avait été aménagé en 1734 et la multiplicité des activités liées à son entretien et sa transformation jusqu'à nos jours. Le carré nord-est du jardin était aménagé en quinconces de marronniers, délimités par des palissades de charmes. Ici, on observe deux bandes de sédiments foncés qui se démarquent

des remblais apportés pour rehausser et niveler le terrain. Chaque bande contient des taches plus sombres de 2,70 à 3 m de diamètre, interprétées pour l'instant comme étant des chablis. Les fosses de plantation, partiellement conservées sous le comblement de ces derniers, sont souvent de forme carrée, et d'environ 90 cm de côté. Leur écartement d'environ 5 m correspond à la distance de 2,5 toises mentionnée dans les descriptions du jardin du milieu du XVIII^e siècle. Les limites des bandes pourraient correspondre aux fossés de plantation des charmes, associés aux marronniers.